

t

revue littéraire &amp; artistique

temporel.fr

à l'orée

Editorial  
La revue  
Thèmes à venir

à propos

numéro 8



à l'écoute

**Critique**

Gascoyne : Le Clézio  
et la musique v. o.  
Gascoyne : Le Clézio  
et la musique v.f.  
Zina Weygand  
Tarah Hussein et Rabah  
Belamri, par Zina Weygand  
Un sesshin animé par le Frère  
Bernard Durel,  
par Christian Lippinois  
Paul Claudel, par Frédéric Le  
Dain  
Jacob, par Victor Malka,  
Claude Vigée  
et Anne Mounic (France-  
Culture le 9 août 2009)  
Présentation au Sénat de  
la revue *Temporel* et autres  
ouvrages

**Notes de lecture**

Max Alhau, par Gérard Paris  
Henri Bauchau,  
par Frédéric Le Dain  
Annie Briet  
Francesca Y. Caroutch  
Michel Cossem  
Michael Edwards,  
par Michèle Duclos  
Sylvie Germain,

par Frédéric Le Dain  
Jacques Goorma,  
par Nelly Carnet  
Michel Henry : romans  
Jean-Yves Le Dizez,  
par Bernard Grasset  
Anne Mounic, *Jacob ou l'être  
du possible*,  
par Michèle Duclos  
Roger Munier, *Pour un psau-  
me*, par Nelly Carnet  
Liana Nissim  
et Alessandra Preda, éd.  
Vincent O'Sullivan  
Sylvie Parizet, éd.  
Wendy Saloman  
Armen Tarpinian,  
par M.-F. Bonicel  
John Taylor  
Charles Tomlinson  
Charles Wright,  
par Michèle Duclos  
*En bref*

**Revues**

L'arbre  
Le Spantole  
Tsafon

**Le rivage des Sites**

Autres rives

**L'honnêteté**

Introduction  
Etymologie  
Umberto Saba,  
par Claude Cazalé-Bérard  
Albert Camus,  
par Frédéric Le Dain  
Rilke et Pasternak,  
par Christian Lippinois  
Jean Malrieu,  
par Yvon Le Men  
Pierre Emmanuel,  
par Anne Simonnet  
Christine de Pizan,  
par Christine Reno  
L'honnête photographe,  
par Alfred Dott  
Boèce  
*Hamlet*  
Machiavel et Spinoza  
Le Chevalier de Méré  
Kleist  
Bruno Durocher  
Lexique du *newspeak*

à l'œuvre

Claude Vigée : Poèmes  
Claude Vigée : Le Cahier parisien  
Paige Ackerson-Kiely : poèmes  
Camille Aubaude : poèmes  
Maya Béjerano : poèmes  
Stephen Cushman : poèmes  
Frédéric Le Dain : poèmes  
Yvon Le Men : poèmes  
Anne Mounic : poèmes  
André Ughetto : poèmes  
Gisèle Venet : poèmes  
Alan Wall ; poèmes  
Amérique latine : poèmes  
Sébastien Labrusse : prose  
Jacques Sicard : prose

## Editorial

... mais je ne me crée pas moi-même, je me choisis moi-même. Tandis que la nature crée de rien, tandis que moi-même en tant que personnalité immédiate, je suis créé de rien, comme esprit libre je suis né du principe de la contradiction, ou je suis né par le fait que je me suis choisi moi-même.

Kierkegaard, *Ou bien... ou bien...*

On ne parle en cette rentrée que de financiers qui gagnent des mille et des cents et, de plus, par leur cupidité, mettent en péril la vie modeste de millions de gens, auxquels, au nom de la préservation de la planète, on va taxer les moyens de se chauffer l'hiver sans pour autant qu'il existe une quelconque alternative aux sources d'énergie en cours. D'une part, il semble que notre démocratie se change de nos jours en ploutocratie ; d'autre part, le monde dans lequel nous vivons se referme sur ses propres contradictions et resserre un peu plus l'étau qui aliène l'esprit en l'asségeant de soucis exclusivement matériels. Dans ce monde fini de l'objet et de l'immédiat, toute réflexion éthique se noie sous les arguments de la nécessité, tous contradictoires qui plus est.

C'est bien sûr, dans ce contexte, la question de la liberté de l'individu qui se pose. Quelle est-elle quand vous vous trouvez de la sorte inondé de contraintes matérielles et que, de plus, dans le monde du travail, on vous traque, on vous juge, pour tirer de vous, instrument, le plus possible ? Et la liberté ne dépend-elle pas aussi de l'honnêteté ? C'est la question que nous posons en l'abordant sous divers angles et grâce à divers auteurs : je vous renvoie à l'introduction au thème et aux divers articles, qui permettent au moins de poser le problème. Si dans le monde immédiat, le monde fini de ce que Kierkegaard nomme la « culture esthétique », ne règne que la nécessité, il s'ensuit que la réflexion sur l'honnêteté n'y est pas pertinente ; d'ailleurs Machiavel dissocie morale et politique. Le choix éthique transcende la nécessité et ouvre l'infini : « ... l'éthique est ce par quoi l'homme devient ce qu'il devient. Il ne faut nullement en conclure que celui qui vit esthétiquement ne se développe pas ; mais il se développe avec nécessité, non pas avec liberté, aucune métamorphose n'a lieu en lui, ni le mouvement infini par lequel il arrive au point d'où il devient ce qu'il devient. » Et, au-delà de l'éthique encore, stade du général et de l'abstrait, se pose la question du singulier. C'est là que se confondent la conscience réflexive de l'origine, ce retour, sans cesse, à la source de l'être, et celle du langage authentique, ou honnête. Entre « honnête homme » et « homme honnête », sans exclure la femme de cette question de l'être, nous opposerons, comme le fait Shakespeare, la rhétorique de la dissimulation et la langue honnête de la réciprocité.

Et la question nous paraît cruciale au regard de notre condition existentielle, que l'illusion de maîtrise, dans le monde fini, nous fait la plupart du temps oublier :

« Apparaître et disparaître.  
Est-il un jeu plus triste,  
plus ténébreusement ironique,  
plus semblable à un antijeu ?

Si le jeu était franc  
il devrait avoir au moins une autre donne. »

(Roberto Juarroz, *Treizième poésie verticale*. Traduction de Roger Munier. Paris : Corti, 1993.)

Confrontés que nous sommes à cette mauvaise donne, que nous reste-t-il d'autre sinon l'honnête réciprocité que permet un langage accueillant pleinement autrui sans rivalité ni dissimulation ?



Les illustrations que nous avons choisies pour ce thème mettent en valeur le visage humain et l'inquiétude de l'être. Les représentations de Michel-Ange, qui travailla "tordu" dans la chapelle Sixtine, comme il le dit dans un de ses poèmes (au début du seizième siècle pour la voûte et plusieurs années plus tard pour le *Jugement dernier*, derrière l'autel), nous paraissent servir au mieux ce thème de l'honnêteté si l'on songe au chaos politique de l'Italie aux quinzième et seizième siècles, chaos qui transparaît dans l'œuvre de Machiavel, *Le Prince*, et la fonde. On perçoit, dans le *Jugement dernier* notamment, un sorte d'effacement à l'égard du sort qui est réservé à l'être humain. La vision de l'artiste ne paraît en aucun cas dualiste : les élus semblent aussi inquiets que les réprouvés. On notera également, dans la représentation du *Péché originel*, que du serpent qui s'enroule le long du tronc de l'arbre comme le reptile du caducée, se détachent dans les feuillages à la fois la tentation, à gauche, et son châtement, à droite - terrible ambivalence du destin humain. Si l'on considère que l'honnêteté se ressource sans cesse à l'origine, pour reprendre souffle comme à la racine de soi, cette œuvre s'imposait, comme celle de Rembrandt qui, s'étant peint lui-même, nous fixe maintenant du regard, ou celle de Soutine, dont les portraits sont de véritables questionnements existentiels. Et nous avons songé à Otto Dix, ainsi qu'à Goya. Considérant l'importance du visage, nous nous sommes souvenus d'une des dernières images du film de Bergman, *Les Fraises sauvages* (1957), l'homme âgé contemplant les joies de sa vie passée. Un autre visage s'est imposé, celui du héros de *Vivre*, film d'Akira Kurosawa (1952) : l'homme qui se sait condamné, n'a de cesse de faire le bien. Pour reprendre les termes de Betty Rojzman dans *Le pardon à la lune* (Gallimard, 2001), face à "l'ironie tragique", il choisit la "liberté", il choisit de "réparer".

Nous aurions pu parler aussi, songeant à la photographie, d'Etienne-Jules Marey qui, créant les instruments techniques de ses recherches médicales sur le mouvement, s'en tint là. Comme l'écrit Jacqueline Brossolet dans son article de l'*Universalis* : "Il réalise la projection de ses films dès 1893, mais il refusera toujours d'adopter la perforation latérale qui permit aux frères Lumière de breveter et de commercialiser en 1895 les procédés mis au point par Marey et par son aide Demeny." Honnêtement, il se cantonne à sa recherche, sans songer au profit qu'il pourrait en tirer. Signalons à propos de ce chercheur un excellent site qui lui est consacré : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/marey.htm>

Viennent ensuite poèmes et proses de Claude Vigée tout d'abord, puis les poèmes de Paige Ackerson-Kiely, traduite par Michèle Duclos et Paul Fenoult, Camille Aubaude, Maya Béjerano, traduite par Esther Orner, Stephen Cushman, traduit par le Groupe d'Etudes et de Recherche Britanniques de l'Université de Bordeaux 3, Frédéric Le Dain, Yvon Le Men, André Ughetto, Gisèle Venet, Alan Wall, ainsi que de trois poètes d'Amérique latine traduits par Yvan Avena ; et les contributions en prose de Sébastien Labrusse et Jacques Sicard.

David Gascoyne ouvre le chapitre critique par ses réflexions sur la musique et sur Le Clézio. Zina Weygand, historienne, nous présente son champ de recherche : « faire l'histoire des aveugles », et nous parle de deux intellectuels aveugles, Taha Hussein et Rabah Belamri. Christian Lippinois nous décrit un « sesshin », qui est « un temps de retraite consacré à faire l'expérience du cœur profond ». Frédéric Le Dain nous fait partager son émotion, et son analyse, du *Soulier de satin* de Paul Claudel. On peut aussi entendre à nouveau l'émission que Victor Malka a consacrée, le 9 août, à Jacob. Suit le texte de la conférence donnée le 23 mai au Sénat sur invitation de Camille Aubaude et de l'A.L.F.O.M. – présentation de la revue et de *Jacob ou l'être du possible*. Nous trouvons ensuite un certain nombre de notes de lecture, dues à Marie-France Bonicel, Nelly Carnet, Michèle Duclos, Bernard Grasset, Frédéric Le Dain et Gérard Paris.

\*\*\*

Comité de rédaction

Claude Vigée, Michèle Duclos, Guy Braun, Anne Mounic

Ont participé par ailleurs à ce numéro :

Paige Ackerson-Kiely, poète ; Camille Aubaude, poète ; Maya Béjerano, poète ; Marie-France Bonicel, universitaire ; Nelly Carnet, critique littéraire ; Claude Cazalé-Bérard, professeur à l'Université de Paris-Ouest ; Stephen Cushman, poète ; Alfred Dott, photographe ; David Gascoyne, poète ; Bernard Grasset, poète ; Sébastien Labrusse, philosophe ; Frédéric Le Dain, poète ; Yvon Le Men, poète ; Christian Lippinois, écrivain ; Esther Orner, poète et traductrice ; Gérard Paris, critique littéraire et poète ; Christine Reno, universitaire, spécialiste de Christine de Pizan ; Jacques Sicard, amateur de cinéma ; Anne Simonnet, spécialiste de Pierre Emmanuel ; Gisèle Venet, universitaire, spécialiste des seizième et dix-septième siècles anglais, et poète ; Alan Wall, poète, romancier et essayiste ; Zina Weygand, historienne. Nous remercions vivement tous les auteurs de ce numéro pour leur participation, leur enthousiasme et leurs encouragements.

Le prochain numéro de la revue est prévu pour mai 2010, le thème sera : *insecte*.

Le numéro suivant, en octobre 2010, qui sera le numéro 10, aura pour thème *la fidélité*.

Pour les propositions d'articles, nous joindre à l'adresse suivante : [anne.mounic@free.fr](mailto:anne.mounic@free.fr)

# revue littéraire & artistique

# temporel

Extraits...

[...] Dans son ouvrage très éclairant, *Philosophie de l'argent* (1900), Georg Simmel fait cette remarque : « La métaphysique de Schopenhauer, en proclamant comme la substance de l'existence la seule volonté – laquelle restera nécessairement inaccomplie vu que, à titre absolu, elle n'a rien pour s'assouvir en dehors de soi, et ne peut que se saisir elle-même encore et toujours –, une telle philosophie, donc, exprime exclusivement l'état d'une culture qui a reçu le très violent besoin d'une finalité absolue mais en a perdu le contenu persuasif. » (p. 454) Ce philosophe percevait, en 1900, ce qui devient absolument criant de nos jours quand on songe au cynisme (p. 308) du monde de la finance : « Car l'argent devenu fin en soi ne laisse même pas les biens qui par nature sont étrangers à l'économie exister à titre de valeurs coordonnées, en soi définitives ; non seulement il vient se placer, comme autre finalité de l'existence, au même rang que la sagesse et que l'art, que l'importance et la force personnelles, et même que la beauté et l'amour, mais, de plus, ce faisant, il acquiert la force de ravalier ces derniers au rang de moyens à son service. » (pp. 287-88) L'argent, destructeur de toute valeur, met aussi en péril la notion même d'honnêteté puisqu'il abolit la personne elle-même dans un mécanisme utilitaire d'instruments et de moyens aboutissant à un sentiment de vacuité : « ... s'il est une fin dernière pour le cupide, il ne l'est pas comme peut l'être une jouissance » (p. 288) Il ouvre un possible sans réalisation : « C'est pourquoi la nuance spécifique du 'pouvoir' en ce qui le concerne, est poussée à l'extrême » (p. 290) : « L'effort qui s'est d'abord porté sur l'argent ne trouve en lui que quelque chose de tout à fait indéterminé, absolument incapable de satisfaire un désir rationnel, et qui, étant donnée la pure vacuité de son essence, se soustrait à toute relation proprement dite avec nous ; aussi, quand le désir ne va pas vers un but concret, il en résulte une mortelle désillusion ; elle est éprouvée d'innombrables fois, là où la richesse monétaire, passionnément désirée comme un bonheur indiscutable, se révèle, une fois obtenue, comme ce qu'elle est vraiment : un simple moyen, qui, érigé en finalité, n'a pu survivre à son obtention. » (pp. 290-91) Nous nous écartons là des valeurs concrètes de la vie. C'est sans doute la pire injustice de ce système qui, dans sa démesure, vise aussi à faire fi de toute pensée, qui serait critique, puisque le processus qu'il entraîne, est totalitaire et sa démesure fait partie intégrante de sa nature [...].

\*\*\*



Vivre, d'Akira Kurosawa



Les Fraises sauvages, d'Ingmar Bergman

[...] On ne peut qu'être sensible, à notre époque où les prouesses linguistiques ont en politique énormément progressé, à la révolte perspicace de George Orwell en 1946. On notera aussi qu'il ne prend que le parti de l'intelligence, et non pas celui de la polémique ou de l'aigreur. Il condamne, où qu'elle se manifeste, le langage malhonnête, car ce qu'il recouvre toujours, c'est la violence des uns sur les autres dans des buts de domination, et de négation, d'autrui. Parmi ces violences, entre autres, la colonisation européenne, qui donna lieu dans les années d'après-guerre, à d'autres sinistres guerres.

La langue nouvelle qui de nos jours envahit peu à peu tout discours et s'insinue dans les esprits en gommant le vocabulaire en vigueur est beaucoup plus onctueuse et manque de cette naïveté qui consiste à simplement renverser les concepts. Peut-être s'avérera-t-elle d'ailleurs plus efficace en son art de plier la pensée à ses intérêts et de faire oublier bon nombre de mots dix fois plus précis et éloquentes en les faisant passer pour archaïques et en les remplaçant par un

seul. On appelait ce genre de procédé, à une époque, *lavage de cerveau*. On le nommera désormais *modernité*.

Dans *Michael Kohlhaas*, Kleist en propose une version très subtile, assez proche de ce qu'on appelle de nos jours *communication* (voir ce mot).

Nous vous proposons ici un certain nombre de ces termes et nous nous donnons une règle : traduire en langue archaïque chacun de ces nouveaux concepts. Vous verrez combien c'est utile. Nous saurons de nouveau où nous en sommes.

De *gouvernance* en *transparence*, de *ressources humaines* en *communication*, de *pédagogie* en *évaluation*, en passant, entre autres, par *gestion* et *nécessité*, pour aboutir à *penseur* ou *poésie*... Il faut bien se consoler !

<http://temporel.fr>

Bonne lecture !